

PIERRE RABHI

My dimora
tant
me tromper



Dialogues avec Denis Lafey
illustré par Pascal Lemaître

 L'Aube



J'AIMERAIS TANT ME TROMPER

Collection *Les Illustrés*

© Éditions de l'Aube, 2019

www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3516-6

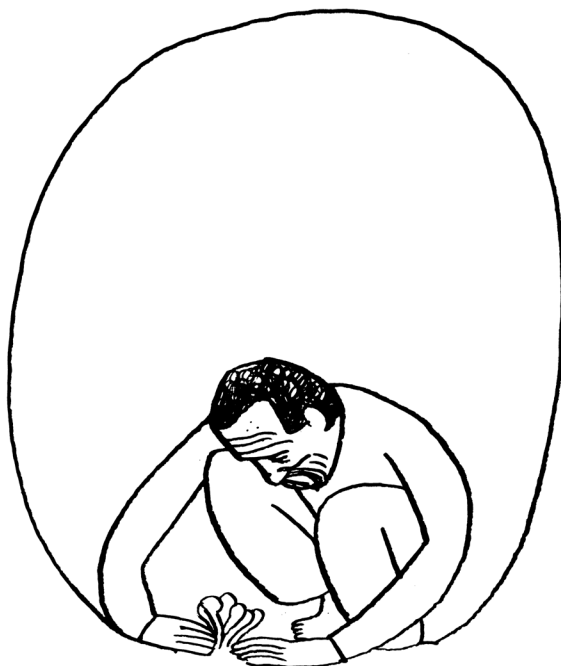
Pierre Rabhi

J'aimerais tant me tromper

Dialogue avec Denis Lafay

Illustrations de Pascal Lemaître

éditions de l'aube



Aimer à perdre la raison

« J'aimerais tant me tromper... » Dans cette confession est concentrée une grande partie de la singularité intellectuelle, émotionnelle et éthique de Pierre Rabhi. Elle illustre en effet le combat qu'il mène *pour*, mais sans diatribe ou opprobre *contre*, sans cette rhétorique anathématique commune aux idéologues qui instrumentalisent la cause pour en maudire les adversaires. Pierre ne bannit pas, il ne désigne pas avec

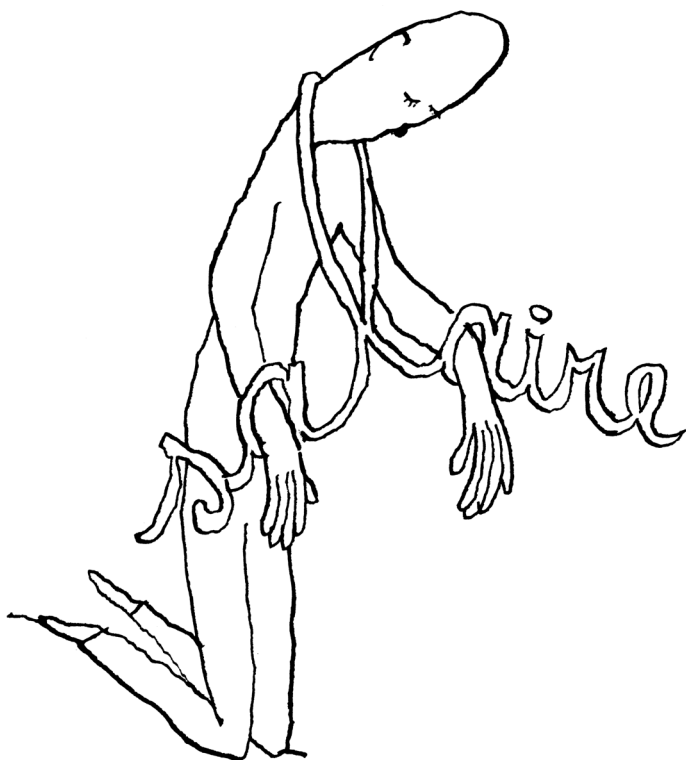
intolérance une cible d'ennemis qui seraient bienvenus pour légitimer sa lutte, pour « justifier » sa reconnaissance ou sa doctrine. Il est, simplement, dans l'examen réaliste d'une situation planétaire funeste qui ronge l'intégrité des ressources naturelles, l'intégrité des espèces vivantes composant la biodiversité, l'intégrité des consciences et des âmes de celle, parmi toutes ces espèces, qui a fait le choix d'asservir, d'exploiter, d'aliéner chaque autre. L'intégrité de toute l'Humanité.

Pierre aimerait tant se tromper... mais l'auscultation objective de l'époque ne démontre-t-elle pas l'imparable véridicité de son raisonnement ?

En effet, est-il possible de nier que l'Homme trop souvent court sans voir, fabrique sans destination, innove sans perspective, développe sans respect, accapare sans considération ? Imagine dépourvu de sens ? Peut-on douter qu'il est esclave d'une machine infernale qu'il a conçue pour, espérait-il, l'autonomiser et l'affranchir : le capitalisme et le libéralisme contemporains, qui excitent un appétit de produire, de conquérir, de posséder, de concurrencer, de hiérarchiser, d'assujettir, de dompter, d'étendre, de prospérer jamais sustenté, qui exercent sur lui une fascination désincarnée et suicidaire pour le *mythe mystificateur* de la « croissance », ne l'ont-ils pas vassalisé ? Ne l'ont-ils pas incarcéré dans une vanité, une arrogance, une cupidité incurables, un matérialisme, une duplicité mortifères ? Ne l'ont-ils pas ligoté à un



individualisme, un égoïsme, une impatience, une insatisfaction, une amnésie létaux ? Ne l'ont-ils pas embarqué dans un étourdissement dramatiquement inégalitaire, ne l'ont-ils pas confiné à l'exiguïté créatrice et émotionnelle ? Peut-on objecter que la tyrannie du « pouvoir » corrode ses capacités de repérer *au fond de lui* et *autour de lui* les trésors de générosité, de solidarité et d'altruisme, l'accessibilité au « bonheur » ? Peut-on démentir qu'il recourt sans retenue à la capture, à l'accumulation, mais aussi à l'obscurantisme pour espérer conjurer ses peurs – de lui-même puis donc des « autres » – et exorciser une finitude qui, parce qu'elle est dépossédée de signification et appauvrie par le délitement spirituel, le terrorise ? Peut-on ignorer que son tropisme anthropocentriste enténèbre l'horizon, que son scientisme oxyde un futur



chaque jour davantage crépusculaire et promet, comme le cerne l'astrophysicien Aurélien Barrau, de chosifier, de réifier le vivant ? Peut-on, au final, « contester l'incontestable » ainsi décortiqué par l'agroécologue et phénoménologue ardéchois Pierre Rabhi, cet irrécusable par la faute duquel l'Homme perd la faculté de contempler la beauté, la beauté qu'il s'emploie, consciemment ou non, à empoisonner ou à lacérer ? Même la pause est dorénavant suspecte, même le silence est désormais coupable : seuls comptent le mouvement et le bruit, car l'un et l'autre seraient preuve d'existence. Preuve de « faire ».

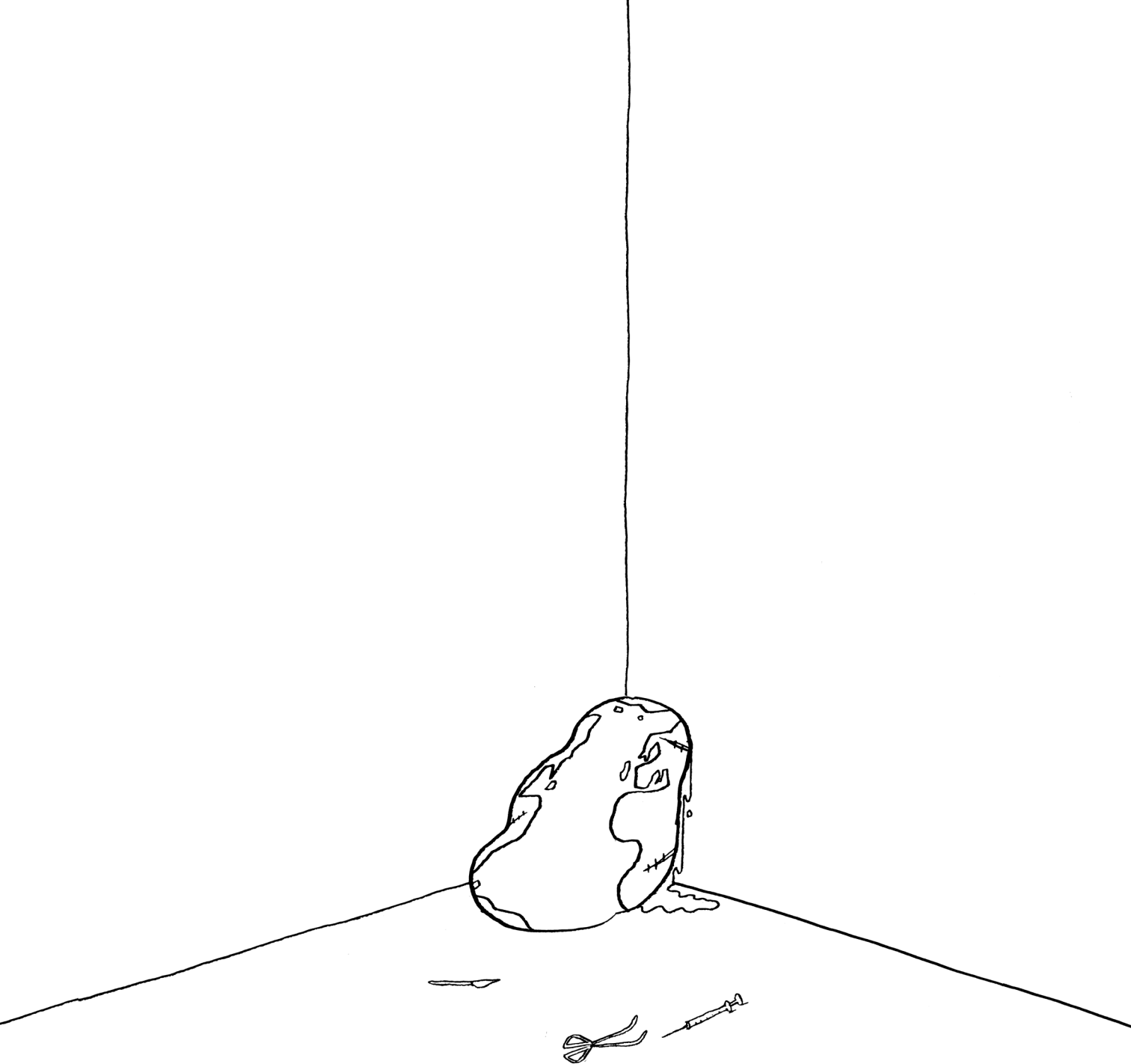
Trop souvent, l'Homme *fait* parce qu'il *faut faire*, il *fait* sans que *faire* concrétise une raison ou poursuive une finalité, il *fait* parce que le dogme l'y enjoint, parce que la majorité ou

la masse *fait* ou *dit de faire*. Comme l'établit le chef-d'œuvre littéraire du Serbe Branimir Šćepanović, *La Bouche pleine de terre* (L'Âge d'homme, 1975), comme l'ont implacablement interprété Tamiki Hara dans *Hiroshima, fleurs d'été* (Actes Sud, 2007 [1947]), ou Kenzaburo Oé dans *Gibier d'élevage* (Gallimard, 2002 [1958]), comme l'avaient révélé les rescapés de l'Holocauste Primo Levi, Sam Braun, ou encore Aharon Appelfeld, qui tous dissèquent la combinaison – sépulcrale mais redoutable –, de l'absurdité, de l'aveuglement, du groupe. « Parce que l'Homme est seul responsable des crises qu'il déplore, la véritable crise est humaniste », a raison de déclarer le fondateur du mouvement Colibri¹. Et, en filigrane, d'intro-

1. www.colibris-lemouvement.org.

duire LA question cardinale, celle qui polarise et enflamme le débat, celle qui voit s'écharper des belligérants irréconciliables, celle qui précipita Nicolas Hulot, sans moyen de l'élucider, à quitter en 2018 le ministère d'État de la Transition écologique et solidaire : peut-on réformer le capitalisme mondial afin qu'il soit soluble dans l'enjeu climatique et environnemental ? Ou bien, comme le déchiffre lui aussi le sociologue Jean Ziegler¹, faut-il admettre que les gènes de ce système incendiaire sont irréversiblement incompatibles ? Même l'indéfectible optimiste Michel Serres (1930-2019) ne concédait-il pas que « changer » l'économie, coupable de « saccager » la planète, constituait un défi extraordinairement difficile ? Mais alors... ?

1. *Les murs les plus puissants tombent par leurs fissures*, dialogue avec Denis Lafay, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2019, Mikrós.



La parole de Pierre *fait juste* et *fait mal* parce son auteur travaille, inlassablement, à être en « cohérence » – le germe principal de l'exemplarité, sans laquelle aucun discours ne peut ruisseler, aucune exhortation ne peut inonder.

Cette cohérence intérieure convoque des composantes intrinsèques à sa racine, à son histoire, à ses aspirations, mais elle repose aussi sur celle, exogène, que lui dicte son respect, presque sa dévotion pour la nature. Cette nature suzeraine est viscéralement *en lui*, elle est partie prenante *de lui-même*, la salir, c'est le salir, la torturer, c'est le torturer, l'atrophier, c'est l'atrophier lui-même. Cette nature de laquelle il extrait le substrat d'une spiritualité immanente, cette nature qui pave son cheminement ontologique, cette nature maladroitement négligée voire honteusement méprisée par les religions

monothéistes – à leurs yeux, n'est-elle pas « produit » et donc objet du Créateur, n'est-elle pas « au service » de l'Homme, n'entrave-t-elle pas le processus transcendant, ne contrarie-t-elle pas la toute-puissance de l'Homme? –, lui procure un éventail presque infini d'illustrations qui ont « valeur » de preuves. Parmi elles, la parabole du félin est explicite. « Tout être vivant est prédateur. Ce qui distingue le lion de l'homme, c'est que le premier chasse l'antilope mais une fois rassasié, cesse la traque. Cette chasse, le second, de son côté, va la développer et l'industrialiser. Le premier tue pour se nourrir, le second pour s'enrichir. Le premier ne vit pas au détriment de la vie des autres, le second s'est arrogé impunément ce pour quoi il devrait être éternellement reconnaissant. » Le dialogue que chaque Homme établit avec chaque espèce

vivante, chaque ressource naturelle, « dit » exhaustivement de celui qu'il entretient avec lui-même et la communauté des Hommes. La faute de l'Homme, l'origine des massacres qu'il perpète, est qu'il considère la nature distinctement de lui-même. Il est un élément de la nature, or dans sa croyance prométhéenne en la puissance et en l'indestructibilité de son pouvoir, il a décidé qu'il n'en serait rien. Cette nature ne peut donc plus, à ses yeux, être « bien commun », elle ne peut pas être l'œuvre d'un « Divin » émancipateur et libérateur et abriter le « Mystère » – Divin et Mystère innommables et donc inacceptables à l'ère du « tout expliquer », du « tout justifier », du « tout utile » –, il imperméabilise l'amour pour lui-même de celui qu'il confère aux autres espèces vivantes. Le vocable : *conscientisation* – tout de nos actes et donc de nos

responsabilités, notamment dans notre rapport à l'écologie, « est » conscience – et l'expression : *la terre n'appartient pas à l'homme ; l'homme appartient à la terre*, quintessenciels de la doctrine de Pierre, sont rudoyés.

La parole de Pierre *fait juste* et *fait mal* parce que rien d'objectif ne peut la désarmer.

Bien sûr, la « sobriété heureuse » à laquelle ce « passeur » invite est, pour l'heure, utopie. Elle n'est pas sans rappeler l'écart paradigmatique qui différenciait le cheminement éthique d'Albert Jacquard de celui d'Axel Kahn – les deux généticiens liés par une grande complicité affective et intellectuelle – : le premier *pensait l'éthique dans le monde tel qu'on aimerait qu'il fût*, selon le second, l'exigence éthique

commande de *penser l'éthique dans le monde tel qu'il est*¹. Reste une évidence : les utopistes sont à ce point indispensables qu'ils participent à ce qu'« un jour », souvent au-delà de leur mort, l'impossible ne le soit plus irrémissiblement, de petites failles ou même d'infimes brèches de possible lézardent ce que l'on croyait invulnérable. L'utopie étant « le désir de tout autre » – si joliment commentée par Michel Rocard –, l'utopie étant transgression, ses apprentis exercent une influence vitale sur le monde.

Oui, les utopistes révolutionnent – pacifiquement ou violemment – l'Histoire, parce que l'utopie qu'ils font le choix de cultiver stimule leur créativité, motive leur détermination,

1. *L'Éthique dans tous ses états*, dialogue avec Denis Lafay, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2019.